

LAURENT MAUVIGNIER

LA MAISON VIDE

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

DU MÊME AUTEUR



LOIN D'EUX, *roman*, 1999 (“double”, n° 20)
APPRENDRE À FINIR, *roman*, 2000 (“double”, n° 27)
CEUX D'À CÔTÉ, *roman*, 2002
SEULS, *roman*, 2004
LE LIEN, 2005
DANS LA FOULE, *roman*, 2006 (“double”, n° 60)
DES HOMMES, *roman*, 2009 (“double”, n° 73)
CE QUE J'APPELLE OUBLI, 2011
TOUT MON AMOUR, *théâtre*, 2012
AUTOUR DU MONDE, *roman*, 2014 (“double”, n° 105)
RETOUR À BERRATHAM, *théâtre*, 2015
CONTINUER, *roman*, 2016 (“double”, n° 112)
UNE LÉGÈRE BLESSURE, *théâtre*, 2016
HISTOIRES DE LA NUIT, *roman*, 2020 (“double”, n° 126)
L'ORAGE, adapté d'Alexandre Ostrovski, *théâtre*, 2023
PROCHES, *théâtre*, 2023
QUELQUE CHOSE D'ABSENT QUI ME TOURMENTE, entretiens avec
Pascaline David, 2025 (“double”, n° 149)

Aux éditions Capricci

VISAGES D'UN RÉCIT, 2015 (livre et DVD)

LAURENT MAUVIGNIER

LA MAISON VIDE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Des paroles ou des bruits entendus, et
qui nous ont pénétrés, peut-être à notre
insu, remuent en nous un monde ignoré
de nous-mêmes.

René BOYLESVE

PROLOGUE

Fouillé – j’ai fouillé partout où j’étais pour ainsi dire sûr de la retrouver les yeux fermés ; j’ai fouillé partout où j’étais certain qu’elle se cachait, puis dans les endroits où j’étais convaincu que je ne la trouverais pas mais où je me suis raconté qu’elle avait pu échouer par je ne sais quel coup du hasard, me doutant bien qu’il était impossible qu’elle y soit sans que personne l’y ait mise – et depuis quand aurait-elle atterri là ?

Je la revois dans les tiroirs de la commode – c’est par ici qu’il fallait commencer, j’en étais sûr, par cette commode centenaire héritée de mon père, avec son plateau de marbre gris et rose fendu à l’angle supérieur gauche, son triangle presque isocèle qui n’a jamais été perdu et qui reste là, flottant comme un îlot en forme de part de tarte ou de pizza – mais cassé depuis quand et par qui ? – et qui n’a jamais été perdu ni jeté, même si la commode, en un siècle, n’a sans doute pas subi un seul déménagement, ou quelques-uns qu’elle n’aura vécus qu’à l’intérieur de la maison, passant peut-être, traînée par deux saisonniers réquisitionnés pour l’occasion, du

rez-de-chaussée au couloir de l'étage pour finir ici, dans la chambre du cerisier, qu'on appelle *chambre du cerisier* depuis toujours, en sachant que ce *toujours* a commencé bien avant moi et avant mon père, qui lui aussi l'appelait *chambre du cerisier* – *depuis toujours* nous a-t-il affirmé, sorte de vérité antédiluvienne nimbée d'une aura qu'on percevait dans l'intonation qu'il avait en prononçant ce *toujours*, l'air impressionné par le mot –, surpris même qu'on lui demande confirmation, comme s'il était indigné qu'on ait pu imaginer, nous, ses enfants, un *avant* le cerisier, un *avant* la chambre, comme si dans son esprit chambre et cerisier étaient liés depuis l'éternité. Pour nous, *c'est* la chambre du cerisier et ce le sera encore longtemps, même si plus personne n'habite cette maison en hiver, les uns et les autres ne revenant s'y prélasser que pendant les vacances scolaires en avril, parfois des week-ends avant que débarque toute la fratrie, les femmes et les enfants d'abord, mais aussi les cousins, les cousines, les amis et les amies d'amis, tout ce petit peuple d'été qu'on retrouve tous les ans, siroquant à l'ombre du cerisier ou des magnolias des Negronis et des Spritz pour les plus citadins d'entre eux, du rosé pamplemousse pour ceux qui sont restés vivre à une encablure de la maison.

Mais cette chambre restera celle du cerisier aussi longtemps que l'arbre aura assez de vigueur pour balayer de ses branches la fenêtre dont il obstrue la vue quasiment toute l'année, y compris en hiver, tant ses branches effrayantes comme de longues griffes noirâtres s'étendent jusqu'à frotter les vitres et les volets, jusqu'à y casser les pointes mortes et élimées de sa ramure. La nuit, on entend parfois

le crissement de la pointe des branches contre le volet et on retrouve au sol, au petit jour, des copeaux de peinture racornis comme des miettes de pain sec. Pourtant, personne ne songe à couper les branches du cerisier ; on est trop content de pouvoir tendre les mains par la fenêtre pour arracher quelques fruits quand c'est la saison, rêvasant que, fenêtre ouverte, les branches viennent porter leurs cerises d'un rouge presque noir jusqu'à nous, assoupis au fond du lit, qui n'aurions plus qu'à tendre la main pour les cueillir. Mais non, les branches cassent d'elles-mêmes, fatiguées de s'élancer si loin. Parfois, une fois tous les dix ans, un gaillard – cette fois rémunéré et non pas réquisitionné comme au temps où la famille avait du pouvoir sur tout le canton – vient pour tailler et remettre les branches dans le droit chemin pour que le cerisier reprenne de la vigueur.

Cette médaille – non, je ne l'ai pas retrouvée. Je finis par me demander si je ne l'ai pas inventée, mais je la revois – sûr – dans les tiroirs de la commode, et je ne m'explique pas pourquoi je ne la retrouve pas, pourquoi tout est là sauf elle, comme si elle n'avait jamais existé que dans mon imagination et dans le récit de mes parents. D'une certaine manière, on peut dire qu'elle est présente quand on arrive dans le cimetière du village ; une preuve écrite est là, sur le monument aux morts, inscrite dans la pierre. Parmi les noms, celui de mon arrière-grand-père paternel – du côté de la mère de mon père –, gravé dans un cartouche au-dessus d'une liste exagérément longue quand on songe à ce que devaient être ce village et ces hameaux il y a plus de cent ans, avec ces garçons fauchés en trois ou quatre ans,

laissant derrière eux un vide impossible à combler qu'on aura essayé de calfeutrer avec un monument surplombé d'un soldat sculpté et peint, au-dessus d'une liste de noms gravés pour masquer le désarroi du vide, les noms de ceux du canton qui, comme mon arrière-grand-père Jules, ont péri au front. Mais la différence, c'est que lui ne tient pas figé dans son héroïsme seulement par la force de la restitution de son patronyme, repeint tous les dix ans en lettres dorées, mais par l'ombre que portent sur sa descendance les quelques mots grandiloquents et sentencieux qui bouleversent l'ordre des hiérarchies – *Jules Chichery, né à Bournan en 1880, mort pour la France en 1916, a tenu l'ennemi en respect pendant quarante-huit heures, avec cinquante autres héros, permettant aux troupes françaises de sauver une position stratégique pour la Défense de Notre Souveraineté.* Ce n'est pas moi qui agite les majuscules au-dessus de l'histoire et les brandis comme un titre de gloire, c'est le zèle de l'employé du ministère de la Guerre ; peut-être inventant ça tout seul ou obéissant aux ordres d'un gradé, d'un sous-préfet, d'un directeur de cabinet, pourquoi pas d'un ministre. C'est écrit en toutes lettres, et notre père nous a souvent laissé entendre que le Poilu peint en bleu, moustaches marron et baïonnette en avant, c'était lui qui l'avait inspiré au sculpteur, mon arrière-grand-père Jules, mort et auréolé de sa Croix de guerre, de sa Légion d'honneur reçue à titre posthume, *notre* Jules, tombé le 18 mai 1916 dans le bois d'Avocourt, près de l'Argonne.

Pourquoi j'ai passé ma matinée à la chercher, cette Légion d'honneur, je ne me le rappelle même plus,

seulement que soudain il a fallu que je la trouve, que je la prenne entre mes doigts comme si s'était immiscé un doute, une incertitude quant à sa réalité, comme si elle n'avait pu exister que dans un tiroir de mon imagination. Pourtant c'est sûr, j'ai vu ici, touché, soupesé, il n'y a encore pas si longtemps – quelques semaines, quelques mois, moins d'un an il me semble –, ce tissu rouge vaguement moisi, l'étoile à cinq rayons doubles émaillée de blanc et surmontée de sa couronne de chêne et de laurier, au revers le drapeau et l'étendard, la devise « Honneur et Patrie ». Je l'ai vu et ce n'est pas un fantasme ou la vague réminiscence d'un rêve, non, alors j'ai fouillé de fond en comble, comme un forcené, dans la commode. J'ai ouvert tous les tiroirs, j'ai même cherché parmi les serviettes et les draps – n'importe quoi – dans l'armoire normande de l'autre chambre, celle du fond, du côté du jardin et des trois chênes qui bordent la clôture. Bien sûr je n'y ai rien trouvé, alors je suis revenu à la commode, accélérant presque le pas, comme si une fraction de seconde c'était la commode elle-même que j'aurais pu avoir inventée, et pourquoi pas les souvenirs de mon père dans leur boîte d'un bois brun dégageant une senteur de miel, poussiéreuse, un relent de sous-bois contenant les reliques que je connais le mieux – des objets que je l'ai vu porter, que j'ai vus vivre avec lui, des boutons de manchettes, une pince à cravate argentée à motif tartan –, reliques qui signent pour ainsi dire sa mort en le figeant dans ses quarante-six ans ; mon père, avec ses lunettes aux bordures dorées et noires, son peigne démêloir en corne blanchâtre, son portefeuille, son permis de conduire et sa carte d'identité, et ces autres objets, minuscules, bien plus vieux ceux-là, qui dorment

comme des enfants sages comme des images, là où on les a laissés ; tous ces papiers militaires avec les insignes de pompier, les grades, mais aussi les médailles d'ancien combattant d'Afrique du Nord qui signaient déjà une part de sa mort du temps où, la mort, il ne se l'était pas encore donnée, mais où donc on la sentait à l'œuvre, quand elle laissait surgir des traces de cette jeunesse disparue près de Sidi Bel Abbès, qu'il taisait pour ne pas dire sa guerre d'Algérie.

La commode est là, coincée entre la porte et la fenêtre, collée contre le mur qui sépare la chambre du couloir. La commode : comme un cercueil pour certaines pièces du dossier familial. Elle a dû arriver ici directement depuis chez le menuisier – et c'est peut-être même Jules qui l'a construite de ses propres mains, dans la menuiserie familiale qu'il a dirigée. Je n'ai jamais connu intacte la plaque de marbre ; je connais parfaitement son triangle cassé, coincé et retenu en partie par le mur du fond. D'aussi loin que mes souvenirs remontent, j'entends la voix des adultes me recommandant de faire attention à ne pas la faire tomber, à ne pas la briser davantage. Et comme une relique, ce beau morceau de marbre tient sa place dans la grâce de sa fragilité, avec la même force paisible et résolue que la commode elle-même, confiante dans sa présence et dans sa solidité. Ainsi, la commode, je la revois face à moi, avec ses colonnes semi-détachées, et je sais que ce n'est jamais sans une certaine appréhension que j'en ai toujours ouvert les tiroirs, même lorsqu'il ne s'agissait que d'y saisir un vieux maillot de bain. C'est comme ça que je me souviens de l'avoir ouverte il n'y a encore pas si longtemps, cherchant

sans doute une paire de lunettes de soleil, une montre ou même simplement pour laisser mes yeux traîner dans toutes ces vieilleries. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un fantasme quand je me vois retrouvant, il y a donc quelques mois – possible –, quelques semaines – possible aussi –, cette Légion d'honneur avec son bout de moire rouge puant le renfermé.

Je reconnais mes mains et le contact du tissu sur la pulpe des doigts. Ce sont des mains d'adulte, je devrais dire *mes mains d'adulte* ; je suis sûr que ce sont mes mains parce que mon regard est coincé entre elles, qui se ferment sur chaque bouton et tirent pour ouvrir le tiroir du haut, le premier, celui des quatre dans lequel personne n'a jamais rangé de vêtements mais où ont toujours dormi des objets et des boîtes, des écrins plutôt, contenant d'autres écrins et d'autres objets – boîtes à bijoux, boîtes à secrets, coffrets du temps de mes parents –, un boîtier de montre Lip, une timbale d'argent, une ménagère dont les couverts n'ont jamais servi et des papiers dans des enveloppes jaunes – pas de lettres, pas de cartes postales, pas de mots doux, mais une longue mèche de cheveux blonds bouclés et très fins, les miens, quelques photos aussi –, un photomaton noir et blanc de la tante Colette avec sa coiffure yéyé en forme de choucroute, mon grand-père André avec son béret, et puis, très vieilles, des images de visages inconnus dont le noir et blanc se confond avec le jaune du papier photo, qui a viré jusqu'à devenir presque ocre – brûlé par le temps.

Si l'on tombe sur des photos ici, c'est par hasard qu'elles y sont arrivées, car les albums de famille sont rangés au rez-de-chaussée, dans la salle à manger, ou, pour être plus précis, dans le buffet, ou, plus précis encore,

dans le tiroir du bas à gauche, et même dans le tiroir à l'intérieur du tiroir de gauche, et puis au fond de ce dernier tiroir, là, donc, où depuis plusieurs générations dort le gros des troupes de la mémoire familiale, les photos, la vraie mémoire des visages et des noms – on trouve dans le buffet de la salle à manger les visages de mes sœurs et frères, le mien, ceux des cousins et des cousines, de nos parents et les leurs – presque tous les leurs –, oncles, tantes, etc., de ces photos qui remontent de si loin que plus personne ne sait nommer ceux qui y posent, faisant front à l'oubli, des gens qui nous regardent de leur parcelle de temps comme s'ils défiaient leur mortalité ou nous provoquaient d'où ils étaient il y a un siècle ou même davantage, mon arrière-grand-mère Marie-Ernestine et son mari Jules – le héros de la famille –, que j'ai l'impression de connaître même si je ne les ai bien sûr jamais rencontrés ni l'un ni l'autre, mais que je crois reconnaître sur cette image précieuse parce qu'elle les réunit, eux deux mais pas seulement : entre eux, dans les bras de Marie-Ernestine, le dos serré contre sa poitrine, un bébé, sa fille unique : sans doute la seule photographie de Marguerite, ma grand-mère.

La photo doit dater de 1913, année de sa naissance.

Sur ce bébé joufflu, il faut s'arrêter : avec ma grand-mère Marguerite, quelque chose se joue de la violence muette de la famille. Ce bébé qui semble froncer les sourcils, bébé rondouillard au visage ingrat qui semble mécontent d'être là, engoncé dans des vêtements blancs, c'est le seul endroit d'où il peut encore nous signaler sa présence – à part la tombe de gravières sur laquelle on trouve encore un affreux pot de fleurs en plastique au rouge décoloré, ayant

depuis longtemps viré au rosâtre, au gris-rose, recouvert de poussière, de salpêtre, et les nom, prénom, dates de naissance et de mort – 1913-1954 – dans un cœur métallique blanc rouillé par les années et les intempéries. Sa tombe est presque le seul endroit qui signale encore qu'elle a vécu, qu'elle a, pendant quarante et une années, respiré l'air des vivants.

Ce qui compte, quand on voit la photo de Marie-Ernestine et de Jules avec leur bébé Marguerite, c'est qu'il s'agit de la seule photo du temps de leur *bonheur* – appelons ça bonheur, quelque chose d'assimilable au bonheur si on considère comme tel la durée si courte qui les aura réunis tous les trois. Car c'est aussi la seule photo où on les voit en couple avec leur bébé, entourés de leurs proches, pour nous seulement des silhouettes – des paysans à grosses moustaches noires ou grises, à peaux rêches et visages durs, carrés, des hommes vêtus d'habits de toile épaisse dans lesquels ils semblent flotter, pendant que des femmes exagérément cubiques, presque toutes vieilles, sourient à l'objectif de leurs yeux très clairs, leurs cheveux blancs attachés ou cachés par des fichus, les plus jeunes portant le chignon pendant que des nuées de gosses endimanchés, la raie sur le côté, les genoux sales, indifférents au photographe, se vautrent au bas des jupes de leurs mères, aux souliers des pères et parfois à ceux des rares adolescents qui, sérieux et figés, attendent de reprendre leur respiration. Mais le vrai intérêt de cette image, c'est qu'elle est la seule photo de ma grand-mère qui aura échappé à l'autodafé ; la seule d'elle qui aura échappé au silence qu'on lui a imposé et qu'elle aussi aura peut-être désiré, car parfois, sur d'autres images de mariages, grises et noires, prises en extérieur, le plus

souvent en été, on devine sa présence : un corps de femme dans une robe qui nous apparaît grise mais qui est peut-être bleue, verte, pourquoi pas d'un certain rouge vineux ou d'un violet pastel, une silhouette presque coquette, mince et de petite taille. Mais des ciseaux ont taillé et coupé la forme d'un ovale, laissant à la place de son visage un trou, un espace vide – rien.

Le visage de Marguerite a disparu.

...